

Éduquer dans l'Antiquité: le point de vue de Plutarque

Danièle Houpert

► **To cite this version:**

Danièle Houpert. Éduquer dans l'Antiquité: le point de vue de Plutarque. Expressions, Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) Réunion, 1996, pp.05-28. hal-02403829

HAL Id: hal-02403829

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02403829>

Submitted on 11 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉDUIQUER DANS L'ANTIQUITÉ LE POINT DE VUE DE PLUTARQUE¹

Danièle HOUPERT
IUFM de la Réunion

Un jour où les Lacédémoniens s'étaient réunis, Lycurgue, le célèbre législateur, « fit venir deux chiens et les lâcha, après avoir déposé devant eux, entre les deux, un plat et un lièvre. L'un se précipita sur le lièvre, l'autre bondit sur le plat. » Mais quel sens cela pouvait avoir, et dans quel but il montrait ces chiens, les Lacédémoniens ne le comprenaient pas. C'est alors que Lycurgue leur expliqua : ces deux chiens étaient nés de mêmes parents, mais il les avait élevés de manière opposée ; de l'un, il avait fait un gourmand et un vorace, l'autre, il l'avait rendu capable de pister et de chasser².

Tel est le pouvoir de l'éducation. Du moins Plutarque en est-il convaincu, lui qui consacre trois traités à l'éducation³. Ce philosophe du monde grec finissant, qui voit partout les effets du travail de l'homme sur la nature, ne doute pas d'une influence analogue de l'adulte sur l'enfant.

Cette importance accordée à l'acquis par rapport à l'inné est une des idées maîtresses de Plutarque. Trois éléments, en effet, constituent l'éducation : la nature, la raison et l'habitude⁴. Sur le premier, l'homme ne peut rien : il y a des êtres doués et d'autres qui le sont moins ; la nature n'est pas équitable. En revanche, sur les deux derniers éléments, l'homme peut beaucoup. C'est lui qui développe la raison par le biais de l'enseignement : le professeur travaille et façonne un matériau livré par la nature. Ce faisant, il l'enrichit d'une rationalité qui n'existait pas, sinon à l'état de virtualité. Reste ensuite à exercer cet acquis par une pratique rigoureuse, par une habitude prolongée avec laquelle se con-

1. Philosophe grec né à Chéronée, en Béotie (46-125 après J.-C.).

2. *L'Éducation des enfants*, § 4.

3. Ces trois traités – *L'Éducation des enfants*, *L'Art de lire la poésie* et *L'Art d'écouter* – ont été rassemblés, traduits et commentés par l'auteur de cet article dans un livre paru chez L'Harmattan, Paris, septembre 1995, *Traité sur l'éducation*.

4. Cette triade n'est d'ailleurs pas particulière à Plutarque ; c'est même, à son époque, devenu un lieu commun que l'on retrouve chez ses contemporains, Tacite (*Dialogue des orateurs* 29) et Quintilien (*Institution*, I,1.8 sqq) . Mais l'origine doit être recherchée beaucoup plus haut, sans que l'on puisse avec certitude l'attribuer à telle ou telle philosophie.

fondra la personnalité de l'individu.

L'homme peut beaucoup, et est heureux, parce que l'éducation est nécessaire. Plutarque ne croit pas en une « éducation négative » telle qu'elle sera réclamée par Rousseau : à « ne rien faire », on ne peut « garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur »⁵. Il suffit de regarder les jeunes négligés par leur père : devenus adultes, ils se détournent de la vie saine et régulière et se plongent dans des plaisirs déréglés et serviles⁶ :

« Les uns attirent des flatteurs et des parasites [...], d'autres rachètent des courtisanes ou des prostituées [...], d'autres se ruinent en bonne chère [...], d'autres se laissent aller aux jeux de dés et aux fêtes [...], d'autres enfin s'adonnent à des vies encore plus scandaleuses. »

Éduquer, et surtout bien éduquer, s'impose donc. Et c'est d'autant plus nécessaire qu'au deuxième siècle après J.-C., pour les hommes de culture grecque tout au moins, la justification de l'existence est à trouver dans l'individu, et non plus dans la cité comme c'était le cas à l'époque classique en Grèce ou dans les débuts de l'histoire romaine. L'État n'est plus la norme de la pensée et de la culture; la cité n'est plus qu'une « petite patrie », comme le dit si joliment Plutarque à propos de Chéronée⁷. C'est l'individu qui devient à lui-même sa raison d'être.

Finalités et objectifs de l'éducation

1. Finalité de l'éducation : former l'homme dans l'enfant

Il est normal que Plutarque, qui est professeur, soit convaincu de la nécessité de l'éducation. Mais il ne s'agit pas seulement chez lui de réaction corporatiste ; l'observation de l'enfance le pousse aussi dans cette voie. Sans doute n'insiste-t-il pas sur l'originalité de l'enfant, mais quelques remarques éparses montrent qu'il n'en méconnaît pas les caractéristiques essentielles. Faire de Plutarque un fin psychologue serait pourtant excessif dans la mesure où son analyse repose sur un seul constat, qui est la faiblesse de l'enfant.

Physiquement, c'est une évidence de dire que la faiblesse est inhérente à

5. Cf. Rousseau, *Émile*, livre II, p. 323, Paris, Gallimard, 1990.

6. *Ibid.*, § 7.

7. On connaît ce passage célèbre de la *Vie de Démosthène*, 2, 2, où Plutarque livre une des rares confidences personnelles de son œuvre : « Pour moi, j'habite une petite ville et je me plais à y demeurer pour qu'elle ne devienne pas encore plus petite. » Pour tout ce paragraphe, cf. H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Seuil, 1948 : « L'éducation hellénistique », p. 154-155.

l'âge. Les enfants sont des êtres pour ainsi dire incomplets, mal finis, qui ne parviendront à terme que grâce aux soins de leur entourage. C'est pourquoi l'allaitement maternel est tellement utile : il apporte l'aliment idéal pour le développement du bébé. C'est pourquoi aussi « les membres des enfants doivent être modelés dès la naissance pour qu'ils grandissent droits et sans défauts »⁸. Encore une image illustrant la faiblesse physique de l'enfant, celle des tuteurs à placer à côté des jeunes plants⁹, et Plutarque ne s'attarde pas davantage sur cet aspect qui, du reste, relève traditionnellement de la *trophè*, de l'élevage, plutôt que de l'éducation proprement dite.

La faiblesse morale est beaucoup plus inquiétante, d'autant que, à la différence de la faiblesse physique, elle semble croître avec l'âge. « Qui ne sait, en effet, que les bêtises des enfants sont bénignes et tout à fait guérissables ? [...] Mais les fautes des jeunes gens sont souvent énormes et graves »¹⁰. Car, par manque d'éducation, les jeunes gens cèdent à « des maîtres plus pénibles que les précepteurs et les pédagogues de l'enfance, à savoir les passions, comme si elles étaient libérées de leurs chaînes »¹¹. Plus que l'enfant, l'adolescent et le jeune sont donc la proie de désirs : ils bondissent sans frein et ne ménagent pas leurs plaisirs.

La force intellectuelle, enfin, est chez les enfants, inexistante. Mais leur esprit est réceptif à tous les apports, bons ou mauvais. Il faut donc être très vigilant. « Judicieusement, me semble-t-il, Platon conseille aux nourrices de ne pas raconter n'importe quel conte aux très jeunes pour éviter que leurs âmes ne se remplissent dès le début de sottise et de corruption. »¹² L'esprit de l'enfant et du jeune, incapable encore de réflexion personnelle, reproduit les idées formulées dans son entourage ; plus tard, le professeur devra donc lutter contre ces jugements tout faits et commencer par faire désapprendre à son élève ce que, à la légère, il a repris à son compte¹³.

Intellectuellement, comme aussi moralement et physiquement, l'enfant est donc faible, mais d'une faiblesse qui n'est pas définitive, puisqu'une caractéristique essentielle de l'enfant est sa malléabilité. C'est dans cette idée que l'éducation trouve sa raison d'être ; l'enfant est perfectible et le sera d'autant plus que l'éducation qu'il recevra sera plus précoce :

« Les jeunes sont malléables et souples; dans leurs âmes tendres encore, les leçons entrent bien. Au contraire, tout ce qui est dur s'assouplit difficilement. De

8. *L'Éducation des enfants*, § 3.

9. *Ibid.*, § 7.

10. *Ibid.*, § 16.

11. *L'Art d'écouter*, § 1.

12. *L'Éducation des enfants*, § 5.

13. *Ibid.*

même que les cachets s'impriment dans les cires quand elles sont tendres, de même les connaissances se gravent dans les âmes des tout-petits. »¹⁴

On voit bien que lorsque Plutarque s'intéresse à l'enfant, ce n'est pas tant pour l'originalité qu'il présente en lui-même que pour les espoirs qu'il peut susciter dans l'avenir. Ce qu'il voit en l'enfant, c'est l'adulte qu'il deviendra. L'éducation vise à transformer un être faible par nature en un homme accompli.

L'instrument de cette métamorphose sera la raison, ce qui n'a rien de surprenant dans la mesure où elle est une donnée spécifique de l'homme : « Il y a deux éléments essentiels entre tous dans la nature humaine : l'esprit et le raisonnement. »¹⁵ Si les animaux peuvent surpasser les humains par leur force physique, l'homme seul est doué de raison. La raison, ce « guide divin », est la part du dieu en nous, ce qui nous permet de nous élever et de nous réaliser : « Suivre la divinité et obéir à la raison [sont] une même chose.

Le fonctionnement de la raison n'est pas explicitement décrit, mais il apparaît au travers des conseils donnés, particulièrement dans *L'Art de lire la poésie*. De façon générale, la raison est une faculté combinatoire ; partant d'éléments donnés, l'esprit fonctionne par rapprochements.

Le premier type de rapprochement, celui sur lequel Plutarque insiste le plus, consiste à associer des éléments en fonction de leur ressemblance ou, au contraire, de leur différence. Le jeune est invité, par exemple, à examiner un texte pour y trouver le passage qui va confirmer, nuancer ou infirmer une citation incriminée¹⁶. On quittera le *corpus* d'un auteur, si c'est nécessaire : « Il n'est pas mauvais de [lui] opposer des déclarations d'autres écrivains renommés. »¹⁷ Ces rapprochements fondés ou sur la similitude ou sur l'opposition reposent en fait sur une analyse de données. L'ensemble des œuvres est considéré comme un tout, dont les parties entretiennent entre elles des liens étroits. Par une observation vigilante, l'esprit cherche à découvrir ces relations et à se faire une opinion grâce à un mouvement constant de va-et-vient, selon un mode de pensée dialectique.

Les rapprochements visent aussi à établir une causalité : comment les faits présentés peuvent-ils s'expliquer ? C'est une démarche nécessaire dans la mesure où, pour Plutarque, la causalité n'est jamais établie de façon évidente : un

14. *L'Éducation des enfants*, § 5.

15. *Ibid.*, § 8. La supériorité de l'homme sur l'animal est un *topos* stoïcien. De plus, E.G. Berry (*The De liberis educandis of pseudo-Plutarch*) a signalé des occurrences de ce thème chez Xénophon (*Économique*, 13, 6-9 ; *Mem* 1-4, 9 à 14).

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*, § 6.

même fait paraît s'expliquer de manières différentes¹⁸. Les rapprochements permettent d'éliminer des explications fautives ou d'en compléter qui seraient partielles, et ce d'autant plus souvent que l'implicite est plus fréquent. L'esprit accomplit alors une démarche inductive pour essayer de trouver la véritable cause parmi les explications possibles.

Enfin, les rapprochements fonctionnent aussi par transfert. Un mot, une idée en appellent d'autres. L'influence des stoïciens est ici explicitement reconnue par Plutarque. « Pour utiliser plus largement les textes, Chrysippe a bien montré qu'il faut transférer et déplacer ce qui est utile vers des sujets similaires. » En substituant un mot ou une idée à ceux qui sont proposés, l'individu montre son autonomie par rapport au support de sa pensée. C'est le début d'une démarche véritablement créative. Mais celle-ci ne s'acquiert qu'en passant par les étapes que nous avons analysées précédemment, d'opposition et de causalité. C'est à ce prix que la raison permettra le développement de l'individu et conduira l'intellect de l'enfant vers sa maturité.

2. Les objectifs de l'éducation

L'éducateur, qui cherche à pallier la faiblesse initiale de l'enfant, se fixe des objectifs permettant de réaliser l'homme au mieux.

Les exercices d'éducation physique, qui procureront vigueur et beauté au corps de l'enfant¹⁹, le formeront de manière durable puisque leurs bienfaits seront sensibles jusqu'à la vieillesse :

« La base d'une bonne vieillesse, c'est une bonne constitution physique pendant l'enfance. Ainsi, de même qu'il faut, par beau temps, préparer ce qui est nécessaire pendant la tempête, de même c'est pendant la jeunesse qu'il faut faire des réserves et des provisions de discipline et de modération pour la vieillesse. »²⁰

L'activité physique est la garantie d'une bonne qualité de vie.

Toutefois, Plutarque ne semble pas avoir d'objectifs aussi ambitieux que les Grecs de l'époque classique. Alors que l'éducation traditionnelle préparait l'enfant aux jeux panhelleniques « juniors » – course, lancer du disque et du javelot, saut en longueur, lutte et boxe –, son programme se limite « au lancer du javelot, au tir à l'arc ou à la chasse »²¹. Encore faut-il que ces activités ne portent pas préjudice aux études. « Il faut ménager la fatigue physique des enfants, pour éviter que, par épuisement, ils ne renoncent au travail nécessaire

18. *Ibid.*, § 9.

19. *Ibid.*, § 11.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

à leur éducation. »²² En réalité, Plutarque se souvient de l'importance de cet entraînement à l'époque classique, mais, en pratique, il n'en fait plus, lui qui vit à l'époque hellénistique, un objectif prioritaire.

L'essentiel, pour lui, est en effet d'assurer le développement intellectuel et moral de l'enfant. Si les voies pour y parvenir peuvent être différentes, ces deux objectifs sont souvent mêlés. Il est vrai que Platon, le grand maître de Plutarque, les liait intimement également, mais ici, aucune réflexion philosophique, aucune référence, même allusive, à Platon, ne justifient cette position de principe. L'enseignement, qui se traduit par l'acquisition de connaissances, et l'éducation, qui se manifeste par le bénéfice moral, apparaissent souvent comme une seule et même notion²³.

Pourtant la visée de l'éducation apparaît, chez Plutarque, comme essentiellement morale. La vertu est la conséquence d'une bonne éducation et d'un enseignement efficace : « Tout se ramenant à l'intelligence, on voit bien que toute forme de vertu naît de la raison et de l'enseignement. »²⁴ « Une seule chose [est] nécessaire : c'est une formation sérieuse et une éducation conforme aux usages. Ce sont là des facteurs, je l'affirme, qui poussent et qui aident sur le chemin de la vertu et du bonheur. »²⁵

Cet objectif moral est d'abord répressif, puisqu'il consiste en un contrôle des éléments qui risqueraient d'égarer l'homme : « Il s'agit de s'exercer à vivre sans commettre de folies », dit Plutarque, ce qui consiste « à tenir sa langue, à maîtriser sa colère, à contrôler ses mains »²⁶. Cette maîtrise, que traduit le verbe *kratein*, « commander », est loin d'être aisée, mais elle est indispensable, même « si l'on considère que c'est frivole et futile »²⁷. Pour avoir voulu faire rire par une répartie déplacée, Sotadès pourrit de longues années en prison. « Pour avoir ouvert en catimini les sacoches des deniers publics », le Lacédémonien Gylippe « fut banni et chassé de Sparte », exemple qui montre que nul n'est à l'abri d'une défaillance, après des efforts prolongés et fructueux jusque là, puisque Gylippe avait, avant cette indélicatesse, mené une vie exemplaire.

L'homme vertueux, lui, doit donc s'efforcer de contrôler ses paroles et ses gestes, mais ceux-ci ne sont, en réalité, que des marques extérieures de passion ; ce sont les passions qu'il convient de maîtriser. Celui qui parvient à se dominer réellement peut être qualifié de sage, tel Socrate, le jour « où un jeune homme effronté et impudent lui avait donné un coup de pied ». Car céder à la

22. *Ibid.*

23. On retrouve la même idée chez Montaigne, *Essais*, 1, 26.

24. *L'Art de lire la poésie*, § 11.

25. *L'Éducation des enfants*, § 8.

26. *Ibid.*, § 14.

27. *Ibid.*, § 9.

passion ne serait rien d'autre que s'avilir si l'on en croit la réplique de Socrate : « Est-ce que, si un âne m'avait donné un coup de sabot, vous voudriez lui rendre son coup de sabot ? »²⁸

Libéré des passions, l'homme est sur le chemin de la vertu. Il devra désormais adopter, non plus une attitude négative de répression, mais une attitude positive et constructive. L'objectif consiste à faire preuve de « grandeur d'âme »²⁹ en supportant tous les éléments extérieurs avec sérénité : « Si l'on est soi-même dans le malheur, ne pas être humilié ni bouleversé, mais supporter avec calme les insultes, les injures et les rires. »³⁰ Il faut remettre à leur vraie place ces « éléments hasardeux »³¹ qui semblent si importants au commun des mortels, la naissance, la richesse, la beauté ou la force physiques. Alors l'homme peut espérer atteindre la vertu, et par là le bonheur³². On voit aisément tout ce que cette thèse doit, là encore, à la philosophie stoïcienne : la contingence des biens extérieurs, leur caractère indifférent, l'ataraxie du sage. Mais, comme les philosophes stoïciens, l'homme vertueux, selon Plutarque, ne dédaignera pas de vivre dans son siècle.

En effet, un objectif important de l'éducation est de faire de l'homme un citoyen. Certes l'homme a le choix entre trois genres de vie, « l'un porté vers l'action, l'autre vers la spéculation, le dernier vers les plaisirs »³³. Le dernier genre de vie est condamné sans réserves pour être le fait d'un homme « de nature animale et vulgaire »; mais les deux premiers ne sont pas des catégories strictement séparées, ils ne s'excluent pas l'un l'autre. L'homme « qui est porté vers l'action, s'il est dépourvu de philosophie, est fruste, sujet à l'erreur » et « celui qui est porté vers la spéculation, s'il échoue dans le domaine de l'action, est inutile »³⁴. Il faut donc essayer, dans la mesure du possible, de s'occuper des affaires publiques et de s'intéresser à la philosophie, autant que les circonstances le permettent. On trouverait d'ailleurs, dans l'histoire, des exemples d'hommes politiques formés à la philosophie. Citons avec Plutarque Périclès, Archytas de Tarente, Dion de Syracuse et Epaminondas de Thèbes. On dit, de ces deux derniers, qu'ils avaient été des disciples de Platon, et cela n'a rien de surprenant quand on se rappelle que celui-ci aspirait à trouver des rois-philosophes ou des philosophes-rois.

C'est pourquoi les conseils éducatifs ont souvent, chez Plutarque, une por-

28. *L'Art de lire la poésie*, § 14.

29. *Ibid.*, § 13.

30. *Ibid.*

31. *L'Éducation des enfants*, § 8.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, § 10.

34. *Ibid.*

tée très pratique : ils visent à insérer l'enfant dans son environnement social. Et si, de façon surprenante à première lecture, Plutarque accorde tant d'importance à la naissance, c'est parce que, « indéniablement, les qualités des hommes de naissance impure et illégitime se trouvent naturellement soumises aux blessures et aux affronts »³⁵. Qui veut être bien inséré dans son milieu social ne doit encourir le moindre opprobre. De là de petits conseils, d'apparence futile parfois – de quelle main faut-il tenir le pain en mangeant, comment faut-il être assis lorsqu'on écoute une conférence –, qui poussent l'enfant ou l'adolescent à adopter les règles en usage dans la société. À aucun moment, l'organisation sociale n'est remise en cause ; bien au contraire, le conformisme de Plutarque vise à la reproduire le plus exactement possible. C'est pourquoi il conseille aux pères qui veulent marier leurs fils de choisir « des jeunes filles qui ne soient ni beaucoup plus nobles, ni beaucoup plus riches. Le proverbe dit sagement : « Poursuis ton chemin selon tes forces. Car si l'on épouse une femme bien au-dessus de sa propre condition, on n'est pas le mari d'une femme, mais, à son insu, l'esclave d'une dot. »³⁶

Insérer l'enfant dans la société a pour conséquence de développer chez lui les marques de civilité³⁷. Il faut former les jeunes à « être aimables et affables »³⁸, à « écouter avec bienveillance »³⁹ et à respecter leur entourage : pas question d'être importuns par des critiques mal venues (« sous l'effet d'une ambition déplacée ou d'une vaine rivalité »), ou par des éloges excessifs, semblables à ceux prodigués par Epicure à ses amis⁴⁰. Vivre en société suppose des qualités de diplomatie, d'autres diraient d'hypocrisie, qui font toujours, par exemple, chercher dans ce que l'on entend le point que l'on pourra louer, en évitant soigneusement ceux que l'on pourrait critiquer ; « Il ne se peut pas, en effet, que l'orateur soit à ce point complètement débile et perdu qu'il ne livre rien qui ne mérite un éloge. »⁴¹ Simples règles de politesse, dira-t-on, oui, mais à condition d'y retrouver la valeur étymologique du mot : ces règles de civilité sont nécessaires pour qui veut vivre dans la *polis*, dans la cité.

35. *Ibid.*, § 2.

36. *Ibid.*, § 19.

37. Il suffit de se pencher sur le vocabulaire employé pour constater que les qualités recherchées chez le jeune étudiant sont de celles qui rendent un homme agréable en société : *métriotés* (mesuré), *èmeros* et *praos* (doux), *prâotès* (douceur), *klîarieis* (agréable), *aidôs* (respect), etc., tous ces mots étant résumés par le terme *philanthrôpia* (*L'Art d'écouter, passim*).

38. *L'Éducation des enfants*, § 14.

39. *L'Art d'écouter*, § 12.

40. *Ibid.*, § 15.

41. *Ibid.*, § 13.

Éducation et société

Qui se fixe un tel objectif ne peut qu'être attentif, en retour, au rôle que joue la société dans l'éducation. Car si l'on cherche à bien intégrer l'enfant dans son environnement, inévitablement le milieu va se donner les moyens d'agir sur ses actes et ses pensées afin de les modeler à sa convenance par le biais d'une politique éducative, déclarée ou non⁴². C'est ainsi que l'on voit se mettre en place des institutions et des acteurs professionnels de l'éducation : c'est la part officielle de l'éducation. Mais il existe d'abord une part moins réglementée, moins évidente et pourtant tout aussi active : c'est le rôle joué par l'environnement familial sur l'enfant.

1. L'environnement familial dans l'éducation

La place que lui accorde Plutarque est surprenante chez un homme de l'Antiquité. Si l'on considère la littérature comme le reflet de la société à cette époque, il ne semble pas que les enfants aient représenté le souci essentiel des parents, surtout du père. Du reste, ils ne figurent que très peu souvent dans les textes. Sans doute trouve-t-on quelques adolescents, tels que Télémaque, quelques jeunes gens ou jeunes filles, comme Antigone, mais les tout-petits sont très rares : pour un Astyanax, combien d'autres sont restés dans l'anonymat !⁴³

Dans ce contexte, il est étonnant de voir l'intérêt de Plutarque se porter même vers les tout premiers instants de la vie, puisqu'il commence par réfléchir à la procréation. Le choix de la mère est essentiel, pour des raisons à la fois morales, sociales et physiques. On sait que les Anciens faisaient une différence très nette entre les femmes avec lesquelles on avait plaisir à vivre, les prostituées et les courtisanes, et celles qui étaient destinées à rester dans le gynécée et à devenir les mères de leurs enfants. À cette idée traditionnelle, qui était passée de la Grèce à Rome en subissant quelques dommages à la fin de la République et sous l'Empire, Plutarque n'échappe pas : « Les descendants du côté maternel, comme du côté paternel, sont poursuivis de façon indélébile pendant toute leur vie du déshonneur lié à une basse naissance. » Plus original

42. Cette pratique ne repose pas exclusivement, comme on pourrait le croire, sur un conservatisme étroit recréant, génération après génération, une même société figée. Les sociétés les plus avisées s'emploient au contraire à déterminer les besoins futurs et s'efforcent, si possible, de les combler.

43. Ce constat pourrait paraître démenti partiellement par les inscriptions funéraires qui parlent souvent avec tendresse des jeunes disparus. Mais il faut faire la part de la convention en ce domaine.

pour l'époque, mais lié aussi au prestige social, est le souci de rechercher des femmes douées de qualités physiques certaines qui, elles aussi, se transmettront aux enfants. Une anecdote concernant Archédamos vient en témoigner : « Il faut aussi louer de leur grandeur d'âme les Lacédémoniens qui punirent d'une amende leur roi Archédamos pour avoir osé prendre en mariage une femme de petite taille ; et ils ajoutaient : ce ne sont pas des rois, mais des roitelets qu'il veut nous donner. »⁴⁴ L'attention portée au père est beaucoup moins grande. Tout au plus, Plutarque recommande-t-il la plus grande sobriété possible au moment d'engendrer. « Les hommes qui ont des relations sexuelles dans l'intention d'avoir des enfants doivent, au moment de cette union, ne pas avoir bu du tout, ou du moins l'avoir fait avec modération. »⁴⁵ L'idée sous-jacente est la même que dans le cas des mères : les défauts et les qualités des parents se transmettent sans nul doute aux enfants, même s'il s'agit, comme ici, d'un état passager⁴⁶.

À la naissance du bébé et pendant quelques années, l'environnement familial va jouer un rôle exclusif. C'est un univers dans lequel l'enfant restait jusqu'à sept ans environ, en Grèce comme à Rome, mais c'est à l'influence romaine que Plutarque doit d'insister autant sur le rôle maternel dans les premiers mois de l'existence. Le philosophe recommande fortement aux mères d'allaiter leurs nourrissons, pour des raisons physiologiques, mais surtout pour le climat psychologique qui s'instaure entre la mère et son bébé : dans deux passages⁴⁷, l'auteur parle de la « tendresse » de l'« affection » régnant au moment de l'allaitement.

Dans les faits, cependant, il arrive souvent que l'on fasse appel à des nourrices ou, plus tard, à des gouvernantes. Plutarque fait alors des recommandations précises : « Il ne faut pas prendre des nourrices ou des gouvernantes au hasard » ; comme la mère, elles doivent être sélectionnées avec soin ; il faut « les choisir les plus sérieuses possibles ; et avant tout, prendre des femmes

44. *L'Éducation des enfants*, § 2.

45. *Ibid.*, § 3.

46. Ces réflexions sur les futurs parents relèvent de thèses eugéniques qui n'étaient pas inconnues dans la tradition grecque. W. Jaeger fait remarquer qu'on en trouve des traces au quatrième siècle avant Jésus-Christ dans le début de la *Constitution des Lacédémoniens* de Critias et dans l'œuvre du même titre de Xénophon ainsi que dans les *Mémoires* où Socrate discute – brièvement – de ce thème. Cependant, cet eugénisme ne porte que sur la procréation d'individus, et non, comme on l'a vu dans l'histoire récente, sur la sélection d'une race pure.

47. *L'Éducation des enfants*, § 5. Exemple : « Cette nourriture en union étroite est comme la clé de l'affection : les animaux aussi, quand ils sont séparés de ceux avec qui ils ont été nourris, montrent visiblement du regret. »

élevées à la manière grecque »⁴⁸ parce que ce sont elles qui vont transmettre les valeurs de la civilisation environnante. Ici encore, les critères de choix correspondent à une sorte d'eugénisme, mais d'ordre culturel, ou, si l'on veut, à une hiérarchie, par ailleurs très répandue, entre les différentes civilisations.

Cette importance reconnue à l'éducation par les femmes est tempérée par la méfiance qu'entretient Plutarque à son égard : Platon avait déjà souligné que les mères et les nourrices racontaient aux jeunes enfants des fables à dormir debout. Il faut que cela cesse, disait-il⁴⁹, et Plutarque partage bien cet avis⁵⁰. Il faut éviter que l'enfant n'arrive à l'âge d'étudier la philosophie « rempli des idées confuses de sa mère et de sa nourrice », toutes deux accusées de livrer des idées toutes faites, sans fondement, elles « qui jugent heureux les hommes riches et les respectent, qui tremblent devant la mort et la douleur, qui trouvent que la vertu n'est pas enviable, qu'elle n'est rien sans les richesses et la renommée »⁵¹. L'éducation féminine est indispensable dans un premier temps, certes, mais elle doit être contrôlée, limitée et relayée.

Le père joue un rôle essentiel. Que devrait-il y avoir de plus important à ses yeux que l'éducation de ses enfants ? Socrate « n'avait-il pas raison de dire qu'il fallait, si c'était possible, monter à l'endroit le plus élevé de la ville et crier : « Ô hommes, où allez-vous, vous qui vous donnez tant de mal pour gagner de l'argent, et qui vous inquiétez si peu de vos enfants, à qui vous le laisserez ? »⁵²

Le rôle des pères est triple. D'abord ils « doivent ne commettre aucune faute et faire tout leur devoir pour se présenter à leurs enfants comme des exemples frappants ». Cette pédagogie du modèle, incitant les enfants à « regarder la vie de leur père comme un miroir » les éloigne progressivement « des actes et des propos mauvais »⁵³. C'est dire que, pour Plutarque, le père a un véritable rôle d'éducateur à jouer, ce qui est original pour un Grec : on sait qu'un père qui s'occupait de ses enfants passait pour ridicule⁵⁴. Le plus souvent, le père grec montrait la plus grande insouciance pour l'éducation de ses enfants. À Rome, au contraire, quand l'enfant quittait sa mère, c'était pour passer sous la direction de son père et pour s'initier à ses côtés à tous les aspects de la vie. C'est donc ici plutôt ce modèle romain que Plutarque a en tête

48. *Ibid.*

49. Platon, *République*, 377c.

50. *L'Éducation des enfants*, § 5.

51. *L'Art de lire la poésie*, § 14. Dans ce passage, les pères et les pédagogues sont aussi incriminés, mais dans une moindre mesure.

52. *L'Éducation des enfants*, § 7.

53. *Ibid.*, § 20.

54. Cf. Aristophane, *Nuées*, v. 1381.

quand il rédige ce passage.

Les pères jouent, de plus, un rôle de surveillance constante. Non seulement ils doivent contrôler l'enseignement dispensé par les maîtres sans « placer leurs espoirs dans le bon vouloir d'un mercenaire »⁵⁵, mais ils doivent aussi surveiller les fréquentations de leurs enfants : « Il convient d'écarter les enfants de la fréquentation des gens malhonnêtes. » Parmi ces gens malhonnêtes, il faut se méfier tout particulièrement des flatteurs, qui présentent, « dans leurs conseils, le plaisir comme appât irrésistible ». Mais faut-il prendre garde aussi à ceux qui aiment les jeunes gens ? Quelle attitude adopter vis-à-vis d'eux ? « Indécis et partagé »⁵⁶, Plutarque avoue son embarras. D'un côté, les pères sévères « considèrent comme un outrage insupportable envers leurs enfants la compagnie de ceux qui les aiment ». De l'autre, les amours masculines « ont conduit les jeunes gens à la culture, aux affaires publiques et à la vertu pratique »⁵⁷ ; C'est le seul point sur lequel Plutarque ne donne pas d'avis personnel. Mais est-ce encore une question d'actualité au II^e siècle après J.-C. ?

Outre ce rôle de surveillance, le père doit avoir un rôle affectif. Pas question de battre ni de maltraiter ! D'abord, ces mauvais traitements auraient l'effet inverse du but recherché. Ensuite, la véritable efficacité suppose de savoir reconnaître les qualités comme les défauts. Mieux vaut donc adopter une attitude digne d'hommes libres et montrer des « sentiments humains ». Nul doute que ce rôle affectif du père recoupe l'objectif social assigné à l'éducation : la douceur et la philanthropie, qui sont des buts proposés aux enfants, doivent commencer par être pratiquées par les pères.

Enfin, il est un dernier aspect qu'il ne faut pas négliger : c'est le mariage. À sa façon, l'épouse joue un rôle éducatif indéniable en réussissant là où les maîtres pourraient avoir échoué. « Les jeunes dominés par les plaisirs et fermés aux reproches, il faut s'efforcer de les atteler au joug du mariage. »⁵⁸ Mais Plutarque n'insiste pas davantage.

2. Les acteurs professionnels de l'éducation

Où faut-il placer le pédagogue ? Parmi les acteurs familiaux ou parmi les acteurs professionnels de l'éducation ? Sans doute à mi-chemin entre les deux. D'abord chargé, comme son nom l'indique, d'accompagner l'enfant dans ses déplacements, il a donc, au départ, un rôle tout à fait modeste et purement

55. *L'Éducation des enfants*, § 13.

56. *Ibid.*, § 15.

57. Il faut noter que tout ce passage s'inspire très largement de Platon (*Banquet, République, Lois*).

58. *L'Éducation des enfants*, § 19.

matériel ; des représentations montrent le pédagogue portant le « cartable » de l'écolier, ou l'éclairant d'une lanterne. Mais ce rôle a aussi un aspect moral. Le pédagogue est le substitut du père, celui qui protège l'enfant de tous les dangers de la rue, qui dresse le jeune aux bonnes manières, qui forme son caractère et sa personnalité. Le pédagogue est donc une sorte de « gouverneur ».

Choisir un pédagogue constitue une tâche difficile pour un père soucieux de la bonne éducation de son fils. Comme tous les esclaves vivant dans l'entourage de l'enfant, le pédagogue doit faire preuve de qualités morales, mais il doit aussi être grec et parler couramment le grec⁵⁹. On retrouve là les préoccupations culturelles qui présidaient au choix des nourrices. Il faut surtout éviter de prendre comme pédagogue un mauvais esclave qu'on ne saurait utiliser pour une autre tâche. Le pédagogue doit être choisi en fonction de critères positifs : qu'il soit le plus proche possible de Phoenix, le gouverneur d'Achille⁶⁰ ! Pour Plutarque, il est inutile de décrire cette figure bien connue de la culture grecque. Heureusement, le texte de *l'Iliade*⁶¹ permet d'entrevoir le rôle complexe de ce pédagogue idéal : c'est Phoenix qui fait manger Achille tout enfant⁶², c'est lui qui le forme⁶³, c'est à lui que le héros est confié lors de son départ à la guerre⁶⁴, etc. De la petite enfance au seuil de l'âge adulte, le pédagogue est donc omniprésent et joue un rôle capital dans la formation du jeune.

À côté des acteurs familiaux ou familiers de l'éducation, se placent des acteurs professionnels. Il serait cependant tout à fait anachronique d'imaginer un système éducatif d'État. Exception faite de l'éphébie – mais Plutarque n'en parle pas –, dont les origines militaires expliquent la prise en charge officielle, les institutions scolaires ne dépendent pas de la collectivité. Non que la cité ne juge importante la bonne marche des établissements d'éducation, mais elle n'a pas les structures économiques et administratives nécessaires pour mener à bien une telle tâche. Les écoles sont donc, à l'origine, privées, et elles le sont restées.

Certes, à l'époque hellénistique, une voie moyenne a été trouvée et développée entre l'enseignement privé et l'enseignement public : il s'agit de l'évergétisme, qui consiste à faire appel à la générosité de particuliers pour assurer les revenus nécessaires à la création de « fondations éducatives ». Mais, dans

59. *Ibid.*, § 6.

60. *Ibid.*, § 7.

61. *Iliade*, IX, v. 434 *sqq.*

62. V. 488-491 : « Que de fois tu as trempé le devant de ma tunique en le recrachant, ce vin ! Les enfants donnent bien du mal. »

63. V. 485 : « C'est moi qui t'ai fait ce que tu es. »

64. V. 442 : « Je devais t'apprendre à être en même temps un bon diseur d'avis, un bon faiseur d'exploits. »

l'ensemble, la part la plus importante revient bien à l'école privée, fonctionnant grâce aux droits d'écologie versés par les familles.

En pratique, l'éducation est une affaire commerciale, et l'on ne s'étonnera pas que Plutarque attache autant d'importance à cet aspect économique. Faire donner une éducation à ses enfants suppose une certaine fortune, que tous les parents n'ont pas. Mais notre philosophe-professeur n'est pas prêt à abandonner ses revenus pour faire accéder les enfants pauvres à l'éducation : « Si certains, par manque d'argent, ne peuvent tirer profit de mes préceptes, qu'ils en accusent le sort. »⁶⁵ Dans les faits, et même « s'il faut pourtant que les pauvres aussi s'efforcent, dans la mesure du possible, de donner à leurs enfants la meilleure éducation », celle-ci est limitée aux classes sociales privilégiées.

Pour elles, d'ailleurs, éduquer des enfants est une manière de placement. Pour que cela rapporte, il ne faut pas hésiter à investir suffisamment :

« C'est pourquoi Aristippe se moque, non sans esprit, et même avec beaucoup de finesse, d'un père privé de bon sens et de raison ; comme cet homme l'interrogeait sur le salaire qu'il demandait pour l'éducation de son fils, Aristippe répondit : "mille drachmes" – "Par Héraklès", dit l'autre, "tu demandes bien trop ; avec mille drachmes, je peux acheter un esclave !" – "C'est donc", dit Aristippe, "deux esclaves que tu auras, ton fils et celui que tu achèteras". »⁶⁶

Mais cet investissement rapporte : si l'on s'en tient aux avantages concrets, l'éducation permet de sauvegarder le patrimoine familial si souvent dilapidé quand les pères ne se sont pas bien occupés de leurs enfants⁶⁷. On voit bien ici que, par conviction profonde ou par souci de s'adapter à ses lecteurs, Plutarque a su trouver là un argument convaincant !

C'est dans ces conditions qu'à partir de sept ans environ, l'enfant fréquente l'école primaire. Les maîtres, *grammatistés*, sont généralement peu estimés et sans doute y avait-il beaucoup à redire sur les qualifications qu'ils pouvaient avoir. Peu compétents, peu payés, les maîtres n'offraient pas toujours non plus les qualités morales et intellectuelles qu'on serait en droit d'attendre. Il convient donc de lutter contre des choix malheureux. Mais une fois le maître choisi, les pères n'en sont pas quittes pour autant : ils doivent encore contrôler le travail fourni. « Car les maîtres s'occuperont plus des enfants s'ils doivent rendre des comptes en toute occasion. Ici, le mot du palefrenier convient bien : "Rien n'engraisse le cheval comme l'œil du maître." »⁶⁸

Ce n'est pas que Plutarque soit très exigeant ou très novateur : le but recherché est « une éducation conforme aux usages ». Il suffit que l'enfant sache

65. *L'Éducation des enfants*, § 11.

66. *Ibid.*, § 7.

67. *Ibid.*

68. *Ibid.*, § 13.

lire et écrire au sortir de l'école primaire. Puis, s'il est assez fortuné, il entre dans le secondaire où l'essentiel du programme consiste à étudier les poètes classiques. Sans examiner maintenant le contenu de cet enseignement, nous constatons chez Plutarque, comme chez les autres témoins, que la vocation du maître, « le grammairien », n'a pas grand chose à voir avec la grammaire, très peu même avec la critique littéraire, mais que son but est essentiellement moral ; c'est ce que le traité *L'Art de lire la poésie* s'applique à montrer. Le maître doit être à même de guider l'élève sur le chemin de la vertu, en démystifiant les poètes⁶⁹ et les opinions qu'ils expriment sur des sujets ardu⁷⁰, en montrant aussi que l'imitation, dans la poésie, présente « des sujets mêlés de vice et de vertu »⁷¹ qu'il ne faut donc pas tout estimer. Voilà ce que l'on attend du grammairien, ce qui suppose chez lui non seulement de la vertu, comme Plutarque le réclame, mais aussi de l'esprit critique.

Quant aux maîtres de l'enseignement supérieur, ils sont évoqués dans *L'Art d'écouter*, qui nous fait pénétrer à l'intérieur des écoles de philosophie. Autant dire, par conséquent, que l'autre aspect essentiel de l'enseignement supérieur, l'enseignement de la rhétorique, n'est abordé qu'incidemment. Plutarque s'en montre cependant un contempteur virulent : les rhéteurs sont qualifiés de « bourdons » ; ce sont tous des sophistes qui font étalage de dons oratoires et « non seulement se servent de mots pour cacher les idées, mais aussi, adoucissant leur voix par des modulations, des accents et des inflexions, troublent et transportent les auditeurs dans un délire de bacchantes »⁷². Ils transforment les salles de cours en salles de spectacles sans chercher à enseigner autre chose qu'une accumulation de faits⁷³, sans chercher à faire progresser l'étudiant par la réflexion et la philosophie. Mais le pourraient-ils ? Car, quand ils « se sont levés de leurs chaises et ont posé leurs manuels et leurs recueils d'introduction, dans les moments vrais de la vie, ils apparaissent très souvent effacés et subalternes ». ⁷⁴

Les philosophes, eux, gardent dans la vie quotidienne les qualités qu'ils montrent au cours de leur enseignement. À soi seul, cela suffirait à les faire

69. *L'Art de lire la poésie*, § 2 : « N'engageons le jeune dans la poésie que s'il pense communément et naturellement que les poètes disent beaucoup de mensonges, volontairement ou involontairement. »

70. *Ibid.* : « Ils croiront moins que les poètes ont quelque connaissance, là où ils voient les philosophes saisis de vertige. »

71. *L'Art de lire la poésie*, § 7.

72. *L'Art d'écouter*, § 8.

73. *Ibid.*, § 18. En effet, un reproche souvent fait à la seconde sophistique est d'avoir cédé à l'érudition.

74. *Ibid.*, § 12.

remarquer; mais il faut aussi ajouter leur sérieux⁷⁵ et la sobriété de leur style⁷⁶. Les étudiants ont donc le plus grand intérêt à saisir leurs leçons, au cours des conférences par une attitude mesurée et ouverte, mais aussi au cours d'entretiens particuliers dont il serait regrettable de ne pas profiter, en restant insensible « à une critique ou à une admonestation qui sont faites pour corriger le caractère », ou en manquant « de force face aux reproches et de noblesse pour accepter les corrections ».⁷⁷

Au terme de ce parcours scolaire, une remarque s'impose : tous les acteurs de l'éducation sont choisis par Plutarque en fonction de critères avant tout moraux. Certes, au fur et à mesure que l'on monte les degrés de l'enseignement, les compétences jouent un rôle de plus en plus grand. Mais ce sont surtout les qualités morales du maître qui entrent en ligne de compte – parce qu'elles auront valeur de modèle –, ainsi que son aptitude à guider l'élève sur le chemin de la vertu.

Les contenus de l'enseignement

Cependant, il est bien évident que les maîtres ne se contentaient pas d'être vertueux ; ils enseignaient, c'est-à-dire qu'ils transmettaient des connaissances. Lesquelles ? C'est ce que nous allons examiner maintenant.

1. L'enseignement primaire

Rien n'est dit sur le contenu de l'enseignement primaire, signe que le sujet intéressait peu Plutarque. Il est vrai que le programme se limitait aux apprentissages fondamentaux : lire, écrire, compter. La lecture surtout représentait une grosse part du travail et du temps scolaires : on apprenait la liste des lettres par cœur, puis on reconnaissait leurs formes, avant de passer à la combinaison de syllabes de deux lettres, puis de syllabes plus complexes. On pouvait alors en venir à la lecture de mots, monosyllabiques d'abord, puis de plus en plus longs, d'où les plus rares et les plus difficiles n'étaient pas exclus. En passant par des phrases courtes, on arrivait enfin, après des mois et des années de labeur, à la lecture de textes de difficulté moyenne. Il ne fallait pas moins de quatre ans pour apprendre à lire. Comme la lecture, l'écriture s'apprenait de manière lente et progressive. Quant au calcul, il restait très rudimentaire, limité très souvent à la simple connaissance des nombres. Les quatre opérations

75. *Ibid.*, § 8.

76. *Ibid.*, § 7.

77. *Ibid.*, § 16.

n'étaient même pas, semble-t-il, du ressort de l'école primaire. À peine savait-on faire des additions, comme le montre l'usage très répandu des jetons à calcul.

Ce programme minimal ne suscitait pas de remise en cause, si l'on en juge par sa permanence à travers les siècles, et c'est sans doute la raison pour laquelle Plutarque ne s'y est pas attardé.

2. L'enseignement secondaire

En revanche, l'enseignement secondaire semble intéresser Plutarque davantage : une bonne partie du premier traité, *L'Éducation des enfants*, et la totalité du deuxième, *L'Art de lire la poésie*, lui sont consacrées.

Dans l'enseignement secondaire, la part la plus importante revenait à l'étude des poètes classiques, mais, à l'époque hellénistique, elle n'est pas exclusive. Elle figure à côté de l'*enkuklios paideia*, qu'on ne saurait traduire par « éducation encyclopédique » : elle n'a jamais eu la prétention de recouvrir la totalité du savoir humain. L'expression « culture générale » semble mieux convenir ; l'*enkuklios paideia* est une « éducation vulgaire courante, communément reçue »⁷⁸, qui comprend des disciplines littéraires et des disciplines scientifiques. Plutarque ne se montre pas très rigoureux dans la détermination des différents champs disciplinaires, mais la distinction entre les lettres et les sciences apparaît bien.

Des études scientifiques, nous apprenons très peu ; cependant, Plutarque n'est pas d'avis qu'il faille les négliger. Du reste, les remarquables travaux des savants grecs et romains, de Thalès à Archimède, sont bien assimilés à l'époque hellénistique, et figurent dans les différents manuels scolaires qui nous sont parvenus⁷⁹. Ces connaissances doivent donc faire partie du bagage de l'élève.

Quant aux études « littéraires », on peut s'en faire une idée par un long développement qui témoigne de son importance⁸⁰. Il s'agit avant tout d'apprendre à parler. Non pas avec toutes les subtilités et artifices abordés dans les cours de

78. *Ibid.*, p. 266. Le noyau de l'*enkuklios paideia* a sans doute été constitué par « les sept arts libéraux, dont la liste a été arrêtée au milieu du premier siècle av. J.-C. Il s'agit des arts littéraires, le *Trivium*, grammaire, rhétorique et dialectique » et des « quatre disciplines mathématiques du *Quadrivium* : géométrie, arithmétique, astronomie et théorie musicale ».

79. Cf. D.E. Smith, *History of mathematics*, 2 vol., Boston, 1925 ; P. Tannery, *La Géométrie grecque. Comment son histoire nous est parvenue. Ce que nous en savons*, Paris, 1887.

80. *L'Éducation des enfants*, § 9.

rhétorique de l'enseignement supérieur, mais tout simplement d'apprendre à manier cet outil de communication qu'est la langue : « Car il est beau de ne rien dire et de ne rien faire au hasard. » Ce travail nécessaire porte d'abord sur les idées à exprimer. Seules méritent de l'être celles qui sont le fruit d'une réflexion ; il faut donc apprendre aux enfants aussi à ne pas « tomber dans des excès effrayants et dans la logorrhée ». Car « laisser des enfants parler dès que l'occasion s'en présente est cause de jacasserie excessive ». Qu'ils apprennent donc pendant longtemps à contraindre leurs propos ! Leur style n'en sera que meilleur, puisqu'il gardera la trace de ce refus du relâchement et des facilités. Du reste, s'il faut qualifier le style idéal, ce serait le « style moyen », celui qui « se détourne aussi bien d'un style pompeux et excessivement tragique que de la pauvreté et de la bassesse du style »⁸¹. Critique de l'asianisme qui aboutit à des bavardages ampoulés, mais aussi d'un atticisme proche de la platitude.

Cependant, comme celui des disciplines scientifiques, l'enseignement de la langue reste secondaire par rapport à l'étude des textes poétiques. Ce principe repose sur la certitude de posséder un ensemble de chefs-d'œuvre, base de toutes les valeurs. Il est vrai qu'il peut encore se trouver de nouveaux talents, dans le présent ou dans le futur. Mais la qualité des productions passées empêche qu'on les surpasse jamais. Transmettre ce patrimoine aux jeunes générations est donc un devoir qui assure la permanence de la culture et des valeurs établies ainsi que leur maintien à un niveau élevé. C'est pourquoi on trouve Homère si fréquemment cité, mais aussi, loin derrière il est vrai, Euripide, ou encore Sophocle et Eschyle.

Pour Plutarque, l'intérêt de la poésie est aussi qu'elle peut être une propédeutique à la philosophie, quand elle procure aux jeunes des « connaissances faciles à comprendre et agréables »⁸². Il ne faut donc pas la rejeter systématiquement, mais habituer les élèves à « chercher et à apprécier ce qui est utile dans ce qui est agréable, et, s'il n'y en a pas, à le combattre et à ne pas l'admettre »⁸³. Après tout, c'est un lieu commun que de dire que la poésie est une imitation de la vie, et, à ce titre, présente, « dans les actions, des signes mélangés de vice et de vertu »⁸⁴. Que l'élève cherche donc, dans la poésie comme dans la vie, à dégager les leçons morales grâce à un examen approfondi (*anathôrêsis*⁸⁵) ! Le philosophe proposera, tout au long de son traité *L'Art de lire la poésie*, une méthode pour faire découvrir le fruit caché « au milieu des

81. *Ibid.*

82. *Ibid.*, § 1.

83. *Ibid.*

84. *Ibid.*, § 7.

85. *Ibid.*, § 4.

feuilles et des feuilles de vigne bien fournies »⁸⁶.

3. L'enseignement supérieur

L'enseignement supérieur était réservé à des privilégiés. Rares en effet étaient les jeunes qui pouvaient se permettre de passer encore, après l'âge de dix-huit ans, quelques années studieuses et coûteuses. Pourtant, les formes de l'enseignement supérieur étaient attractives et variées. Dispensé dans le cadre de l'éphébie qui, à l'époque hellénistique, n'est plus une période à vocation essentiellement militaire, ou, le plus souvent, dans des écoles indépendantes, l'enseignement supérieur se préoccupe surtout de rhétorique et de philosophie, mais certaines formes d'enseignement scientifique et technique coexistent. À Alexandrie, par exemple, les Lagides avaient organisé un centre de recherches scientifiques, le Musée, où toutes les disciplines étaient représentées par des savants parmi les meilleurs du monde connu. Ces personnalités ont été amenées à diffuser leur savoir, et leur enseignement, on s'en doute, devait être de très haut niveau.

Chez Plutarque, on ne trouve ces activités scientifiques évoquées que de manière fugitive, dans le troisième traité, *L'Art d'écouter* : certains étudiants étaient certainement très spécialisés puisqu'ils pouvaient mettre le conférencier « dans l'embarras avec des questions sur la physique ou les mathématiques »⁸⁷. D'autres, « qui apprécient les subtilités extrêmes et qui montrent avec ostentation leurs aptitudes de dialecticiens et de mathématiciens » ont l'habitude de poser des questions « sur la division des infinis et sur le mouvement qui a lieu sur le côté ou en diagonale »⁸⁸. Mais, par le choix du vocabulaire, « subtilités extrêmes », « ostentation », on voit en quelle estime Plutarque tenait une telle démarche. Du reste, il le dit clairement : de tels sujets sont « insignifiants et mesquins ». C'est qu'ils ne portent pas sur l'essentiel, comme la question à un médecin de ce malade « plein de plaies purulentes et tombé en consommation » et qui s'inquiète d'un panaris⁸⁹. Voilà qui règle la question des sciences pour Plutarque.

La discipline reine de l'enseignement supérieur à l'époque hellénistique est la rhétorique, au grand dam de Plutarque. Les affaires publiques, il est vrai, ne réclament plus d'orateurs capables de débattre de grandes questions posées dans la cité ; les procès, de leur côté, existent toujours mais portent sur des sujets plus étroits ; la rhétorique délibérative et judiciaire est donc moribonde.

86. *L'Art de lire la poésie*, § 10.

87. *L'Art d'écouter*, § 11.

88. *Ibid.*, § 10.

89. *Ibid.*

Mais le genre épictictique reste florissant, et même se développe largement, sous la forme des conférences, exercices de style applicables à tous les sujets.

Si l'on en croit *L'Art d'écouter*, les sujets traités devaient être aussi variés qu'inattendus. Dans le genre très apprécié de l'*egkômion*, de l'éloge, l'auteur cite des exemples pour le moins paradoxaux : éloge du vomissement, ou de la marmite ! C'est qu'en réalité le sujet importe moins que la virtuosité de l'orateur. On recherchait donc des sujets propices aux effets théâtraux ou à l'éloquence d'apparat. Mais dès lors, peut-on espérer « en retirer ce qui est utile et profitable », « corriger sa vie grâce aux propos tenus »⁹⁰ ? Dans les écoles de rhétorique, ce qui prime, ce n'est pas l'utile, c'est l'agréable. Le style y occupe, par conséquent, une place disproportionnée par rapport à son importance réelle, selon Plutarque. Cette méfiance vis-à-vis du style enseigné dans les écoles de rhétorique doit s'accompagner d'une réticence marquée à l'égard de ce que les Romains appelaient *actio* et qui relève de la mise en scène : les cheveux blancs de l'orateur, les inflexions de sa voix, les froncements de sourcils sont autant de pièges pour l'auditeur.

Mais le plus important est d'apprendre à réfléchir et, pour cela, le seul enseignement qui vaille est celui de la philosophie. Les autres disciplines, on les apprend « au passage » mais la philosophie, « on doit la vénérer ». « Car il est bien d'avoir navigué de ville en ville, mais il est profitable de vivre dans la meilleure. [...] C'est pourquoi il faut faire de la philosophie le couronnement de l'éducation ».⁹¹ Pourtant, cette formation ne s'adresse qu'à une toute petite minorité : Platon a été largement devancé par Isocrate, et les études philosophiques par les études rhétoriques. Il faut dire que suivre des cours de philosophie suppose de la part de l'étudiant une volonté très forte de rompre avec la culture commune. C'est le cas surtout à l'époque hellénistique où la philosophie implique un idéal de vie particulier, plus exigeant que la morale ordinaire, pouvant aller même jusqu'à l'ascétisme. Entreprendre des études de philosophie est donc un véritable engagement de vie.

Aux étudiants qui font ce choix, Plutarque propose que l'on enseigne une philosophie qui spéculer sur le bien et le mal, le juste et l'injuste, à condition que ces spéculations se tournent très vite vers des questions de morale pratique, « ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut fuir ». Suit une longue liste de cas posés dans la vie quotidienne : comment se comporter envers les dieux, les parents, les aînés, les magistrats, les femmes, les enfants, les domestiques⁹².

Mais ce n'est pas une tâche aisée : nombre d'étudiants viennent dans les écoles l'esprit toujours embrouillé par des contes de nourrices ou des idées

90. *Ibid.*, § 8.

91. *L'Éducation des enfants*, § 10.

92. *Ibid.*

préconçues et « commencent par être saisis d'étonnement, de trouble et d'effroi »⁹³. Il faut donc d'abord leur faire oublier ces contes et ces préjugés : telle est la première tâche du professeur de philosophie, qui nettoie les esprits du brouillard qui les aveuglait « comme on le fait d'une ruche »⁹⁴.

Dans ces conditions, que va-t-on enseigner dans les cours de philosophie ? Plutarque ne semble pas juger nécessaire d'étudier l'histoire de la philosophie. De nombreuses références aux philosophes, surtout à Platon, son maître, et aux stoïciens, montrent que leur connaissance est utile, mais, à aucun moment dans ses trois traités sur l'éducation, Plutarque n'envisage une étude systématique de leur pensée. Les théories philosophiques viennent illustrer et enrichir une argumentation posée par le maître, un peu comme dans nos dissertations scolaires.

Indiscutablement, l'essentiel n'est pas d'avoir une tête bien pleine, mais une tête bien faite⁹⁵ : ce que Montaigne dira du « gouverneur » l'est de l'élève chez Plutarque. Le rôle du professeur n'est donc pas de remplir d'idées l'esprit de l'étudiant, comme on le ferait d'un vase ; il est de transmettre un feu intérieur que le jeune devra emporter chez lui et entretenir. C'est la réflexion philosophique, guidée par le maître, puis menée par l'élève seul, qui permettra d'atteindre l'objectif moral assigné par Plutarque à l'éducation.

Les méthodes éducatives

1. La douceur dans la pensée éducative

Alors que les contenus de l'enseignement ne se laissent souvent appréhender que de manière indirecte, les méthodes à adopter sont beaucoup plus explicites au long de ces trois traités. Quand on examine les comportements conseillés aux différents acteurs de l'éducation, on se rend compte que l'accent est mis sur la douceur. À ces pères qui sont « la rudesse et la sévérité incarnées », Plutarque suggère des méthodes inspirées par les « sentiments humains »⁹⁶. Si certains, parents ou maîtres, n'hésitent pas à frapper les enfants en prétendant les faire ainsi progresser, qu'ils sachent bien que cela « semble mieux convenir à des esclaves qu'à des hommes libres ». De même, les parents qui, par excès d'amour, ont des ambitions démesurées pour leurs enfants, les écrasent sous des charges excessives de travail ; comme les plantes sont étouffées par un

93. *L'Art de lire la poésie*, § 14.

94. *L'Art d'écouter*, § 9.

95. Cf. Montaigne, *Essais*, I, 26.

96. *L'Éducation des enfants*, § 18.

arrosage trop abondant, les enfants sont submergés par des tâches immodérées⁹⁷. Mais la souffrance physique n'est pas seule en cause : les vexations et le sentiment d'échec détournent aussi l'enfant du travail. De sorte qu'il est clair, aux yeux de Plutarque, qu'une sévérité excessive nuit à l'enfant et que, fondé sur la terreur, l'enseignement perd son efficacité.

Ce n'est pas pour autant que les acteurs de l'éducation doivent faire preuve de laxisme. Ils remplissent véritablement leur rôle quand ils dispensent, aussi bien à l'égard des jeunes enfants qu'à l'égard des adolescents, des louanges et des blâmes. « Les premiers encouragent au bien, les autres écartent du mal. »⁹⁸ Le bon pédagogue sera capable de faire alterner les éloges et les critiques, pour éviter que l'enfant ne tombe d'un excès dans l'autre, du sentiment de supériorité au complexe d'infériorité⁹⁹.

Ainsi doit dominer dans l'éducation un souci d'humanité. Connaissant, par son propre passé, la faiblesse inhérente à la nature humaine, l'éducateur doit être tolérant envers l'enfant, ne pas voir certaines fautes mineures et savoir lui pardonner pour être à même de le guider sur le bon chemin¹⁰⁰.

2. Les guides éducatifs

C'est cette fonction de guide qui est la fonction principale du pédagogue. Tout le deuxième traité, *L'Art de lire la poésie*, en est une illustration. L'ampleur et le nombre des dangers qui menacent les enfants rendent nécessaire une surveillance constante. Comme il faut les protéger des mauvaises fréquentations, des flatteurs en particulier, il faut aussi les mettre en garde contre les dangers intellectuels. L'éducateur se fait guide parce que les jeunes « ont davantage besoin d'être dirigés dans les lectures que sur les routes »¹⁰¹.

Mais cette vigilance du maître ne signifie pas passivité de l'élève. Certes, dans un premier temps, la maître balise le parcours de l'élève, sans lui laisser, semble-t-il, la moindre initiative. Selon la démarche bien connue et utilisée dès l'école primaire, le professeur définit les différentes étapes pour parvenir à une lecture profitable de la poésie¹⁰². Par cette décomposition et cette progression du travail à faire, l'élève est constamment dirigé par la main ferme du maître.

Pourtant, grâce à cette « maïeutique », le professeur doit surtout rechercher l'autonomie du jeune ; le bon pédagogue s'efface devant les progrès de son

97. *Ibid.*, § 13.

98. *Ibid.*, § 12.

99. *Ibid.*

100. Cf. Montaigne, *ibid.*

101. *L'Éducation des enfants*, § 1.

102. *L'Art de lire la poésie*, § 1 à 10, *passim*.

disciple. Pour ce faire, il existe deux auxiliaires. Le premier est la mémoire, qui « est comme le trésor de l'éducation ». Car, si la mythologie nous dit que Mnémosyne, la Mémoire, est la mère des Muses, c'est pour laisser « entendre que rien ne peut créer et nourrir comme la mémoire »¹⁰³. C'est dire qu'il n'y a pas de rupture et de révolution dans le monde des idées, que toute pensée est imprégnée de celles qui l'ont précédée et fait naître. Le jeune se doit donc de connaître le passé et de l'avoir constamment à sa disposition, ce que permet l'exercice de la mémoire. Mais – et là intervient le second auxiliaire –, les livres jouent le même rôle : « C'est en remontant à [leur] source que l'on sauvegarde les connaissances ». Il faut donc « ne pas mépriser la possession des ouvrages anciens, et [...] les rassembler : ainsi font les paysans de leurs outils. »¹⁰⁴

Ainsi, guidé par le maître, guidé par sa mémoire, guidé par les livres, l'élève aura tous les moyens de faire l'apprentissage de sa liberté.

Un apprentissage de l'autonomie

Certes, les débuts de l'autonomie sembleront bien timides puisque le jeune se contente d'écouter. Ce n'est pas comme aux jeux de balle où l'on apprend à lancer en même temps qu'à recevoir¹⁰⁵ ; dans les études, nous dit Plutarque, il faut d'abord prendre l'habitude d'écouter avant de parler. On reconnaît là un des principes du pythagorisme : le disciple devait, pendant deux années entières, suivre l'enseignement du maître sans rien dire¹⁰⁶. Car il importe que l'élève reçoive « en dépôt les propos profitables ». Pourtant, il ne devra pas se contenter d'être un simple réceptacle, « un vase », où différentes notions s'entasseraient. C'est à lui qu'il revient de discerner « les propos inutiles ou faux » et de se montrer soucieux de la vérité. Mais le vrai est souvent caché au milieu des feuilles et des branches, comme les fruits de la vigne. Le jeune doit donc se transformer en un « contrôleur minutieux et sans pitié »¹⁰⁷.

Parallèlement, l'écoute sera considérée comme un miroir. Demandons-nous si les défauts constatés chez celui qui parle ne sont pas aussi les nôtres : « Si nous voyons l'éclat de nos yeux dans ceux du voisin, pour les discours, nous devons renvoyer l'image des autres sur les nôtres. » C'est alors qu'après la

103. *L'Éducation des enfants*, § 13.

104. *Ibid.*, § 1.

105. *L'Art d'écouter*, § 3.

106. Voir V. Brochard, article « Pythagorisme », in *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, 1911. p. 1720.

107. *L'Art de lire la poésie*, § 10.

phase de réception, commence l'action proprement dite. La critique de l'autre se transforme en activité personnelle, quand l'étudiant entreprend de refaire pour son propre compte le travail d'autrui, ce qui demande bien de la peine. Une anecdote sur Philippe l'illustre bien : « Comme disait le Lacédémonien en apprenant que Philippe avait détruit Olynthe : "Mais construire une ville pareille, il ne le pourrait pas !" »¹⁰⁸. Ce type d'exercices n'a pas de visée publique, il ne cherche que le progrès individuel, en rabattant l'orgueil et la suffisance de celui qui a tendance à tout critiquer.

À force d'application, l'élève le moins doué s'élève au niveau supérieur. C'est à cette condition qu'il pourra « allumer sa lampe personnelle », qu'il pourra dissiper complètement « la moisissure et les ténèbres intérieures de l'âme »¹⁰⁹.

C'est à cette condition que l'individu devient, toute sa vie durant, un acteur de sa propre éducation.

Bibliographie sommaire

- AULOTTE Robert (1965), *Amyot et Plutarque, la tradition des Moralia au XVI^e siècle*, Genève, Droz.
- BABUT Daniel (1969), *Plutarque et le stoïcisme*, Paris, Presses universitaires de France.
- BERRY E.G. (1958), "The De liberis educandis of Pseudo-Plutarch", in *Harvard Studies in classical Philology*, LIII, Harvard.
- FAURE Dominique (1960), *L'Éducation selon Plutarque*, Aix-en-Provence.
- HOUPERT-MERLY Danièle (1995), *Plutarque, traités sur l'éducation, introduction, traduction et notes*, Paris, L'Harmattan.
- JAEGER Werner (1988), *Paideia*, Paris, Gallimard.
- JOLY Robert (1956), « Le thème philosophique des genres de vie dans l'Antiquité classique », in *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, LI, 3, Bruxelles.
- MARROU Henri-Irénée (1965), *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Le Seuil.
- PIRE Georges (1958), *Stoïcisme et pédagogie, de Zénon à Marc-Aurèle, de Sénèque à Montaigne et à J.-J. Rousseau*, Vrin.

108. *L'Art d'écouter*, § 6.

109. *Ibid.*, § 18.